

L'abbé François Duine (1870-1924), clerc de Dol : un étranger parmi les siens

Présenter l'abbé François Duine n'est pas chose facile. Il est, d'abord, un témoin privilégié des grandes secousses qui agitent l'Église, la société française et le monde des érudits bretons vers 1900.

L'abbé Duine est, ensuite, un personnage complexe et souvent irritant. L'ecclésiastique a toujours du poil à gratter dans les manches de sa soutane. Dans ses *Cahiers* de souvenirs et d'observations écrits, non pas au jour le jour, dans le feu de l'action et sous la pression des émotions, mais entre octobre 1914 et les derniers mois de 1916, il joue un rôle destiné, prudemment, à être dévoilé vingt-cinq ans après sa mort. Et ce rôle c'est celui de «l'honnête homme» d'Église dans la république radicale de 1900. Un homme qui avance toujours masqué derrière ses autorités : Félicité de Lamennais, d'une manière générale ; Georges Dottin dans l'affaire Dreyfus, M^{sr} Duchesne, dans la crise du modernisme. Il faut le prendre ainsi en y ajoutant son travail, considérable, d'historien, voire d'ethnologue¹.

Introduction

«Mon histoire est celle d'un pauvre être chétif, égaré dans un canton détourné de la nature, sans gloire dans son cachot. Ces pages formeront une contribution à l'histoire morale de notre temps. Ce cahier de souvenirs et d'observations sera le confident avec lequel je parlerai et je discuterai en toute liberté, l'ami qui répondra toujours à mon sourire et à mes larmes, l'autre moi-même qui me prendra par la main aux heures d'ennui» (Rennes le 4 octobre 1914).

¹ Toutes les références et citations de cette communication sont, à de rares exceptions près, que nous signalerons en temps utile, extraites des «Cahiers de souvenirs et d'observation» de François Duine conservés à la Bibliothèque nationale de France, fonds des Nouvelles Acquisitions françaises, mss 12997-13000, 528 et 272 f.

Ainsi commencent les *Mémoires* de l'abbé François Duine né à Dol-de-Bretagne, le 8 mai 1870, rue des Carmes «dans une modeste maison, vis-à-vis des derniers débris d'une tour féodale et d'un couvent». Le concile de Vatican I s'achève. Pie IX (1846-1878) promulgue la constitution *Pastor aeternus* consacrant le dogme de l'infailibilité pontificale. Auparavant il y avait eu l'encyclique *Quanta cura* et son annexe le *Syllabus*, condamnant quatre-vingts erreurs modernes dont la neutralité religieuse du pouvoir politique, la séparation de l'Église et de l'État, la liberté de religion et de conscience, le socialisme, le laïcisme et le libéralisme économique.

L'enfant grandit dans un milieu très humble et troublé par les violences paternelles. C'est, en France, le temps de «l'ordre moral», de la République des ducs, d'une église cramponnée à l'ancien régime et à la royauté, des députés conduisant par dizaines une foule de trente mille personnes à Paray-le-Monial, en hommage au Sacré-Cœur dont la basilique commence à couronner le ciel de Paris. Après bien des hésitations et des drames intérieurs, François Duine revêt la soutane dans les premiers jours d'octobre 1877. Il est ordonné prêtre le 23 décembre 1883 par M^{sr} Labouré, archevêque de Rennes. Les bourgeois, laïcs et républicains, ont alors investi la République. La question religieuse est au centre du débat politique. Il a déjà pour théâtre l'école et pour acteurs, dans les principaux rôles, Paul Bert et Jules Ferry. À Rome, cependant, Léon XIII (1878-1902), du haut de sa longue et mince silhouette de grand seigneur italien, thomiste et réformateur, tente de faire accepter aux catholiques les régimes existants. C'est le «toast d'Alger» de M^{sr} Lavigerie (12 décembre 1890). C'est aussi l'invitation faite aux catholiques français de se rallier à la République. C'est enfin l'encyclique *Rerum novarum* (1891), première prise de position officielle de l'Église catholique sur la question ouvrière, ouverture faite aux intellectuels, nouveauté presque totale pour les catholiques. En France, ils se déchirent et l'affaire Dreyfus, militaire et judiciaire jusqu'en 1894, politique et idéologique de 1897 à 1899, achève de les opposer.

L'abbé François Duine connaîtra trois autres pontificats, celui de Pie X (1903-1914) et de la crise moderniste qu'il traverse, de la séparation de l'Église et de l'État qu'il subit, à Vitré, où il est quatrième vicairé (1904-1906), celui de Benoît XV (1914-1922), impuissant devant les horreurs de la première guerre mondiale, celui de Pie XI (1922-1932), enfin. Aumônier des lycées de Rennes, il y meurt, seul, d'une crise cardiaque, rue Saint-Hélier, dans la nuit du 4 au 5 décembre 1924.

J'ai pensé d'abord au terme de «précurseur» pour qualifier François Duine. En fait, il s'inscrit dans la lignée des catholiques qui, pour reprendre son expression «s'ouvrent à leur siècle pour faire aimer l'Église». Elle va de Félicité de Lamennais et d'Ozanam, l'excommunié et le béatifié – la Sainte Église ne fait pas de détail – à Marc Sangnier en passant par Albert de Mun et René de La Tour du Pin. En outre l'ecclésiastique reste fidèle, surtout dans

le silence que lui impose, à partir de 1914, M^{gr} Dubourg, évêque de Rennes, au «pape de ses vingt ans», Léon XIII, comme d'autres le sont, aujourd'hui, à Jean XXIII. Mais François Duine éprouve une immense admiration pour «l'apostat», «Féli», et se refuse à condamner un autre Breton célèbre, son contemporain, le «renégat», Ernest Renan sur lequel il projetait une étude comparée avec le christianisme de Chateaubriand quand la mort le surprit. Face aux grandes querelles qui agitent son temps, il condamne avec la même vigueur ceux qu'il appelle les «pidistes», comme on ferait d'un parti politique, et les «combistes». Celui, pour qui la liberté intellectuelle est aussi nécessaire que l'air et la lumière du ciel, est consterné par les grands déchirements qui séparent les Français et les catholiques.

Tout cela nous donne un étrange pasteur qui, du début à la fin de sa vie, doute toujours, sauf du catholicisme. «L'étranger», ce terme lui conviendrait mieux. Dans ce siècle de fer, de feu et de fureur, dans ce pays «où tout prend la forme d'une coterie», il a su, avec une douceur têtue, empreinte d'ironie et de tendre mélancolie, préserver son moi pour s'adonner à l'histoire sous toutes ses formes, aux légendes et aux traditions de la Bretagne et du pays de Dol, ses principales, ses uniques passions. Il aime à s'intituler le *clericus dolensis*.

Ce sont les mystères d'une vie, celle de cet étrange clerc, que je vais tenter de dissiper ici en suivant les pas du jeune Dolois qui devint prêtre puis oratorien, enseignant à Saint-Lô, Juilly et Saint-Martin de Rennes, vicaire à Guipel puis à Vitré, du pasteur au milieu des siens face aux grands problèmes de l'époque, de l'érudit enfin dont M^{gr} Duchesne, académicien et directeur de l'École française de Rome disait en 1918 qu'il était «le premier de son temps».

De Dol à l'aumônerie des lycées de Rennes, l'itinéraire d'un clerc

Mais d'abord parcourons rapidement l'itinéraire qui conduit François Duine du collège de Dol à l'aumônerie des lycées de Rennes.

La vocation de François Duine

Une question se pose d'emblée : comment Duine est-il devenu prêtre, membre du clergé, «cette grande famille où l'on entre sans se connaître, où l'on vit sans s'aimer, où l'on meurt sans se regretter», phrase terrible quand on connaît la pudeur du personnage, mais aussi son extrême sensibilité.

La réponse est toute simple. François Duine a embrassé le sacerdoce par goût d'un savoir qu'une mère affectueuse et une tante diligente lui ont

permis d'acquérir dans les seules institutions alors capables d'encadrer un jeune issu de milieux modestes, les collèges catholiques et les séminaires.

LA FIN DE L'ENFANCE

L'enfance de François Duine n'est pas particulièrement heureuse et il en parle peu, sinon pour évoquer grèves et marais du pays de Dol où il adore gambader et la cathédrale, dont il connaît les moindres recoins. La mère est lavandière, le père jardinier. Ils ont trois enfants et l'abbé de déclarer amèrement : « Nous sommes la proie de nos hérédités à partir du moment où la vie nous a été infligée », et il ajoute : « J'étais heureux quand ma mère me caressait ; j'étais heureux de dire ma prière avec ma mère ; j'étais ravi de jouer avec ma mère ». La joie quittait la maison à l'arrivée du père, névrosé et violent : « Ma mère m'a sauvé la vie quand il voulait me frapper. Il mourut, enfin, le 21 décembre 1906 ». Son enfance, pour lui, se termine quand il déclare à sa tante Louise, sur le lit de mort de son père : « Tu sais, ma tante, je veux aller au latin ». Attardons-nous sur cette phrase, apparemment anodine. Quand il l'écrit, en 1914, Duine entend par là qu'il voulait s'instruire. Mais, pour la tante, « son neveu a la vocation, il veut être prêtre », et elle consent à verser les 60 sous requis pour les « écoliers en latin » contre 20 sous pour les autres. En 1880, Duine fait sa première communion sans émotion particulière. Deux ans plus tard, sa tante décide seule et sans le consulter de l'envoyer au petit séminaire de Saint-Méen « en raison de la modicité du prix de la pension et de l'espoir d'une prochaine bourse ».

LE PETIT SÉMINAIRE DE SAINT-MÉEN²

François Duine arrive au petit séminaire le 2 janvier 1883 « quand, dit-il, les conversations s'échauffaient sur la mort de Gambetta ». Il ne s'y plaît pas : « Les professeurs étaient médiocres dans toutes les dimensions. Quelques-uns étaient ignorants et paresseux, voire méchants avec les élèves. Nous étions élevés pour être remis comme des instruments dociles à l'Institution ecclésiastique. Aucune lumière ne nous était donnée sur les conditions de vie réelles, aucune formation d'un être de raison et de volonté. Nous devons être obéissants pour imiter Jésus dans sa crèche, chastes pour ne pas contrister la Sainte Vierge, pieux pour ne pas tomber en enfer ». C'est là pourtant, qu'il fait connaissance de Lamennais quand l'abbé Brûté de Rémur, supérieur du grand séminaire de Rennes, vient pourfendre « l'apostat » « qui, dit-il, s'enveloppait dans une salle de draperies funèbres pour composer ses proses sataniques ». « Ce récit me donna de délicieuses sensations de romantisme. Il était passé par là ; là où j'étais, j'en éprouvais une horreur délicieuse. L'école menaisienne eut le mérite de me donner une image du catholicisme romantique, de me faire entrer dans l'esprit libéral du pontificat de Léon XIII ».

² *Le Rouget de Dol*, fasc. 64, 1994, « L'adolescent face à son destin » par C.-H. Galocher.

À la fin de l'année 1885, c'est la crise : «J'aurais répété, si je l'avais su, la formule de Stendhal : la seule chose qui excuse Dieu, c'est qu'il n'existe pas». Duine s'enferme, cesse de participer activement aux cérémonies religieuses, de se confesser. Mais très vite «pour s'épargner de graves ennuis», il y retourne et retrouve ses convictions. L'été 1886, passé avec son oncle Luc, sacristain au petit séminaire, dans la campagne doloise, les admonestations d'un commerçant, Maubert, capucin défroqué, l'encouragent à persévérer. En 1887 il passe son baccalauréat mais est recalé pour insuffisances notoires sur l'Allemagne des x^e et xI^e siècles. Les doutes reprennent, Duine songe à aller étudier la philosophie à Saint-Vincent de Rennes, mais tante Louise refuse. Finalement «comme la vie lui serait impossible sans les livres», il retourne au séminaire. Il revêt la soutane dans les premiers jours d'octobre 1887 et il commente : «Je serai donc prêtre. Eh bien il faut que je sois un bon prêtre. Je consolerai les malheureux, je marquerai mon respect aux pauvres. Je guiderai les enfants vers Dieu. Je ne descendrai jamais dans les polémiques irritantes. Je serai courtois et affable pour tous. Je serai un homme d'étude».

LE GRAND SÉMINAIRE

François Duine entre alors au grand séminaire. Là encore, c'est d'abord un désastre : «Les examens de conscience m'emplirent de scrupules douloureux. Je me mortifiais dans les repas, je me privais de feu en hiver, je marchais, la tête penchée sur l'épaule, les deux mains cachées dans les manches de ma soutane. Mon langage se chargeait des formules les plus orthodoxes : je n'oserais sans l'avis de mon supérieur ; si le Seigneur m'en donne la permission ; le pape a dit ; Monseigneur souhaite ; les auteurs les plus approuvés nous disent...».

En 1888 il est tonsuré et se débarrasse en même temps de ses manières pour retrouver son incurable esprit critique. Ses propos frondeurs, son goût du paradoxe le rendent très vite suspect à ses professeurs et il est convoqué par le directeur, l'abbé Tupin. Laissons le parler : «Ouais mon fils, ouais qu'est-ce que j'apprends ? Vous faites des objections ! Vous citez Homère ! On dit que votre chambre est pleine d'auteurs païens ?... – Pas la chambre, se fait dire Duine, la tête ! – Ouais mon fils, ouais, en un grand quart d'heure je vous prends en flagrant délit d'orgueil et de mensonge». François Duine finit par avoir de l'aversion pour la formation cléricale et songe à quitter le séminaire. Il demande à sa mère si elle l'approuverait et celle-ci de crier à l'apostasie et au déshonneur : «Pauvre Mère, elle me parlait suivant les idées sociales qu'elle avait reçues, mais je fus terrifié à l'idée de lui causer une peine profonde et de se sentir abandonnée». Duine va voir son ex-confesseur, Bruté de Rémur, mais l'entrevue se solde par une incompréhension totale : «Avez-vous le goût de la famille ?» demande-t-il et l'abbé de répondre «qu'il n'avait aucune aspiration sentimentale». «Alors où est le

problème ?» et on en reste là. «En réalité je pensais sur la famille comme beaucoup de mes contemporains. La Mennais n'a-t-il pas dit que «L'ennui naît en famille, un soir d'hiver ?»

«À la fête de la Trinité 1892, je reçus le sous-diaconat J'avais parié sur l'incompris et l'inconnu». Duine commence alors à écrire. Il donne des cours chez les Eudistes – il dit les «Rudistes» – de Saint-Martin à Rennes. À la fin de 1893 il va voir Joseph Turmel qui s'occupe des vocations tardives à Chantepie. Il doute toujours. Après une nuit de réflexion au clair de lune, il décide de franchir un grand pas et d'entrer dans une congrégation parisienne dont on lui vante le goût de l'étude et la largesse d'esprit : l'Oratoire de Paris. «En franchissant à six heures du matin, le seuil de Saint-Martin, mon programme était net et arrêté». Le 23 décembre 1893, François Duine est ordonné prêtre par M^{gr} Labouré. Après les fêtes du premier de l'an 1894, passées à Dol, il part pour l'Hay.

François Duine à l'Oratoire (1894)³

François Duine va rester un an au noviciat de l'Hay dans la congrégation de l'Oratoire, fondée en 1611 par un prêtre parisien, ancien aumônier du roi Henri IV, Bérulle. L'institut n'est pas un ordre et ses membres ne prononcent pas de vœux. Il a pour but de former «le sel de la prêtrise comme le prêtre est le sel de la terre». Il se fait aussi un devoir d'obéir à la hiérarchie ecclésiastique. Pour tous les postulants au noviciat la congrégation fait une enquête minutieuse suivie du contrôle personnel du maître des novices. Cependant, à l'Oratoire, les règlements sont en petit nombre. Les canons de l'Église sont là pour former les vraies lois de la congrégation. Un prêtre qui veut quitter l'Oratoire n'y trouve aucun obstacle canonique. «Entre qui peut, sort qui veut», proclamait une ancienne devise de l'Ordre. Au noviciat, on étudie la philosophie, l'exégèse, l'apologétique, la théologie dogmatique et morale, l'histoire, le droit canon et l'enseignement spirituel. L'étude se poursuit par la méditation et par l'effort personnel. On se livre aussi à des travaux manuels, travaux de culture et jardinage à l'Hay. Quand Duine arrive à l'Oratoire, le supérieur nominal est l'abbé Alfred Perraud, ancien élève de l'École normale supérieure, évêque d'Autun, cardinal, professeur à la Sorbonne, membre de l'Académie française, «un iceberg dans la vie privée» commente F. Duine. «Une dame qui venait de lui rendre visite disait plaisamment : "J'ai passé cinq minutes avec lui et j'ai attrapé un rhume". Il ne descend jamais de l'altitude de son moi qu'avec des Normaliens». Le supérieur effectif était l'abbé Morel, «un saint homme, mais on sentait chez lui l'effort d'un laboureur dont la charrue grince sur les cailloux».

³ *Le Rouget de Dol*, fasc. 67, 1995, «L'Oratoire de l'Hay» par le père JOIN-LAMBERT ; «Le noviciat de François Duine par lui-même», présentation de C.-H. GALOCHER.

Duine semble avoir été heureux de son noviciat. Il parfait sa culture. Il commence aussi à écrire de petits articles pour la Société archéologique d'Ille-et-Vilaine, la *Revue des traditions populaires*, la *Revue de Bretagne et d'Anjou*, le *Journal de Dol*. Il prêche à Bourg-la-Reine, officie à Sceaux, dévore Shakespeare, César, Hamlet, Macbeth surtout, fait de longues balades à Port-Royal-des-Champs. «D'avoir traversé ces bois où Racine, enfant, lut Homère, Sophocle, Euripide, il me semblait que j'étais plus Français et plus chrétien».

F. Duine, on le voit, est devenu prêtre puis oratorien par amour des livres et du savoir, par la volonté d'une tante attentive et ambitieuse, par vénération pour sa mère. En décembre 1894 il est envoyé au collège de Saint-Lô dont l'Oratoire assurait la direction depuis 1854, pour remplacer un professeur.

L'enseignant de Saint-Lô et de Juilly (1894-1902)

F. Duine va rester à Saint-Lô de 1894 à 1898. C'est là qu'il rédige ses *Cojou-Breizh* (1896), *Le parler dolois* (1897) et *La Mennais, sa vie, ses idées* (1898) en collaboration avec le licencié Molien «qui pouvait passer une année sans rire, renvoyé de Juilly à titre d'imbécile, compagnon idéal pour porter mon bouquin». À part cela la vie à ce qu'il appelle dédaigneusement la «ferme modèle» lui devient vite insupportable : «Autant que possible on n'envoyait à Saint-Lô que des oratoriens d'origine normande, les Méridionaux ne pouvaient s'y faire, ni les Bretons». Molien en sait quelque chose qui s'en va répéter partout que «les Normands sont grotesques» et clamer à tout vent «cette boutade de La Mennais à Mademoiselle de Lucinière, boutade que je lui avais serinée : Il faut beaucoup de réserve avec les andouilles et les gens de ce pays-là, sans quoi l'on serait trompé tous les jours». Duine, comme beaucoup d'autres, ne se fait pas au collège de Saint-Lô : «Le supérieur, le révérend père Lemonnier appartenait à la famille des mastodontes. Il aimait les discours des rhéteurs et la musique des cymbaliers. Son principe de gouvernement était de niveler le plus possible le corps professoral. Il voulait des professeurs dont l'horizon se limitait aux murs de leurs classes et dont l'orgueil fût de corriger des paquets de copies. Il avait pour préfet de discipline l'abbé Blin qui mettait en odeur de sainteté la délation parmi les élèves ; il n'autorisait aucune lecture si elle n'était "châtiée, purgée, saignée"». C'est à cette époque que François Duine entre en relation avec l'hagiographe anglais, le révérend Sabine Baring-Gould chez qui il séjourna à plusieurs reprises. Il se lie avec Georges Dottin, lors de l'affaire Dreyfus. Il voyage en Suisse, dans l'Oberland avec l'abbé Baudrillart, «recteur monsignorisé» de l'Institut catholique de Paris et l'un des piliers de la librairie catholique, un tantinet gallican, libéral de la bonne période de

Léon XIII, jeune et franc : «On est peiné de voir ce prêtre si digne, cet historien si estimable défendre une mauvaise cause *per fas et nefas* et soutenir sa candidature à l'Académie contre l'abbé Duchesne, son ancien collègue à l'Institut catholique et son maître dans les sciences ecclésiastiques. Il était encore loin du rigorisme dogmatique et autoritaire dans lequel il a versé». Une lueur d'espoir s'allume à Saint-Lô quand un chanoine de Rennes, l'abbé Guérard, devient évêque de Coutances en 1898. Le père Lemonnier craint les Bretons de sa «ferme modèle» qui s'empressent alors, François Duine en tête, de s'attirer les bonnes grâces du nouveau prélat. Il les disperse, Duine le premier «parce qu'il avait une vie personnelle qui ne relevait pas de son magistère et de son imperium» et aussi pour une faute futile dans le classement des prix et des accessits.

C'est ainsi que François Duine se retrouve, à la fin de 1898, dans le prestigieux collège de Juilly, fondé dans une abbaye, par l'Oratoire, sous Louis XIII, collège de Montesquieu et de Sainte-Beuve. Le supérieur en est alors le père Ollivier, «orléaniste c'est-à-dire royaliste libéral et républicain conservateur, le supérieur-né de Juilly». Malheureusement, par son incompétence à gérer l'admirable domaine de Juilly, il était perdu aux yeux de l'abbé Nouvelle, vicaire général de l'Oratoire pour le cardinal Perraud, supérieur effectif de la congrégation. «Il m'envoyait au milieu des Julliaciens comme un ouvrier au rebut». Nouvelle était l'homme de Saint-Lô, l'antithèse de Juilly. Ici, les rapports entre maîtres et élèves étaient cordiaux, la surveillance ni méticuleuse ni anarchique, l'enseignement était partagé avec des laïcs qui résidaient au dehors ; le cabinet de lecture était ouvert aux idées les plus larges ; les pratiques religieuses n'étaient pas accablantes mais normales. Enfin, ajoute Duine : «Les travaux de plume étaient estimés». Outre les Jésuites qui s'implantaient en banlieue et fondaient Lakanal, Ollivier avait un adversaire résolu, l'abbé Laberthonière, pénitent de Nouvelle, professeur de philosophie et surnommé le Malebranche de l'Oratoire. «C'était un véritable tison d'incendie». À la rentrée d'octobre 1899, il remplaçait Ollivier avec un programme d'action très clair : «Ne tenir aucun compte des habitudes julliaciennes, nous réduire à l'état de terre glaise aux mains du divin potier». Il s'entoura de Normands, éduqués à la «ferme modèle» et s'efforça d'y imposer ses méthodes. Ses excès finirent par lui rendre hostile l'ensemble du personnel du collège. Le bruit courut que François Duine allait être nommé préfet des études. En attendant, il était mis à l'écart et passa l'année 1901-1902 à Paris comme auditeur libre des cours de Sorbonne, de l'École pratique des hautes études, du Collège de France. Le 26 mars 1901 il perdait sa mère et «suivait son cadavre au cimetière comme l'avare pourrait suivre son trésor». En 1903, à la suite des lois Waldeck-Rousseau et Combes, le bulletin de Juilly annonçait le départ des pères de l'Oratoire. L'année précédente Nouvelle avait rattaché Duine à son diocèse d'origine.

*Le ministère paroissien de Duine à Guipel
et à Vitré (1902-1906)*

Duine ne souhaitait pas exercer de ministère paroissial. «J'avais la terreur de vivre ligoté à quelque hideux recteur, mon rêve était d'obtenir une petite aumônerie à Paris». Au siège de la métropole de Bretagne, l'abbé Alexis Charost, secrétaire de M^{gr} Labouré et surtout l'abbé Michel, «le Torquemada Michel» dit François Duine, ne s'empressent pas de lui trouver un poste. L'abbé flâne à Saint-Malo puis chez son frère, «facteur-enregistreur» à Montparnasse. Il vit chichement. Enfin, il est nommé à Guipel. Le cauchemar devient réalité.

Il débarque en effet au milieu d'un «trio infernal», le recteur, l'abbé Leclerc, sa «carabassène» et son valet. Tous les trois se détestent et s'insultent. «Leclerc battait sa bonne à coup de manche à balais et la couvrait d'injures tous les soirs, puis il la confessait et lui donnait pour pénitence de se taire ; il poursuivait un gros et gras valet de quatorze ans, rutilant de sève sanguine et débraillé à souhait, le roulait à terre, le chatouillait et poussait des cris avec lui. Ardent de la fleur de lys il se déguisait en ouvrier pour écouter aux portes». Quand Duine fait un bon prêche pour la Toussaint, le recteur lui déclare : «“Ça va bien, vous les avez sonnés. Quelle belle quête on va faire”. J'eus envie de lui cracher au visage.» Si l'on en croit notre abbé, les prêtres du canton sont du même acabit, pires parfois. Aussi se réfugie-t-il dans l'étude et la réflexion, participant, nous en reparlerons, aux premières batailles de l'hagiographie bretonne. Le 16 août 1904, à l'invitation de la Société archéologique de Saint-Malo, en présence de Louis Tiercelin et de l'abbé Charost, il fait une conférence remarquée sur l'auteur des *Paroles d'un croyant*. «Pendant une absence de Torquemada-Michel qui vomissait en volcan à l'idée de me voir sortir des landes guipélaïses, le cardinal Labouré me nomma vicaire à Saint-Martin de Vitré, le 5 septembre 1904».

Dans la ville illustrée par Madame de Sévigné «seule femme, ô lecteur, que j'ai aimée», Duine trouve une ambiance toute différente. Le recteur Guérin, amoureux de Théodore Botrel «grand, gros, sanguin» aime le bon vin et la vie au grand air. Jovial, il n'a pas le fond méchant. Il a pour vicaires Lucas «un polisson», l'abbé Bourdet «bourgeois malouin atrabilaire mais pieux et généreux», l'abbé Berthelot «musicien, actif, industriel, discret, gai, poli» qui devint un merveilleux ami. Tous les cinq permirent à la paroisse de vivre sans trop de dommage la séparation de l'Église et de l'État. Puis, après l'avoir déjà «approché» lors d'un déjeuner en novembre 1903, Georges Dottin lui écrit en avril 1906 pour lui demander de succéder à l'abbé Guillot comme aumônier du lycée de Rennes. «J'étais dans les sentiments de la jeune fille qui, pour être libre, se précipite à l'aveugle dans le mariage. Je ne considérais qu'une chose, avoir mon chez-moi, ne plus être vexé dans la maison d'un autre, m'attacher à mon idéal de vie mi-partie d'étude et d'activité sacerdotale».

L'aumônier des lycées de Rennes

«Je devins aumônier du lycée de Rennes sur demande du proviseur à l'archevêque, par nomination épiscopale dont j'avertis M. le recteur d'Académie qui m'envoya ensuite une nomination officielle et provisoire datée du 8.11.1906 et signée A. Briand, ministre de l'Instruction publique. À la demande du recteur M. Laronze j'acceptais de m'occuper du lycée de filles». À cette lecture on voit bien que la nomination de F. Duine est le résultat d'intrigues et de calculs laïcs et cléricaux. Les premiers, Alphonse Gasnier-Duparc, jeune loup du parti radical, vieil ami de Duine qu'il a rencontré au casino de Saint-Malo pour voir Sarah Bernhardt jouer Phèdre, et Georges Dottin, professeur à la faculté des lettres de Rennes (il deviendra doyen en 1910), président du parti radical-socialiste de Rennes (il a quitté l'Église lors de l'affaire Dreyfus) souhaitent avoir à l'aumônerie un homme discret et d'une loyauté absolue envers l'Université. Le cardinal Labouré et l'abbé Charost veulent, de leur côté, atténuer l'hostilité des «combistes» à l'égard de l'Église : «Nous connaissons l'homme, entêté, frondeur, critique, caustique. Son étude sur Lamennais a attiré sur lui l'attention des libéraux. Il entretient les meilleures relations avec Dottin qui lui fait des confidences. Il a de grandes qualités et, quoique peu malléable et ami du paradoxe, il ne manque pas, quand il veut, de diplomatie». L'abbé Charost a déjà remarqué les qualités de l'homme : Duine est un prêtre apostolique et sans concession. Il prendra à cœur sa tâche. Et s'il plaît aux ennemis tant mieux. Le mot final revient à Georges Dottin qui balaie les dernières hésitations de l'abbé : «Aux garçons vous montrerez comme les Évangiles se sont faits. Aux filles vous direz n'importe quoi». Et Duine de définir son programme : «Entretiens de bons rapports avec la direction du lycée, respecter sincèrement la liberté des autres, former un petit groupe de disciples, tâcher de faire vivre l'Évangile dans le cœur de quelques-uns, dissiper les préjugés dans la tête d'un certain nombre, aimer mon siècle pour faire aimer l'Église».

Dans un milieu hostile, au mieux indifférent, Duine va s'acquitter de sa tâche d'une manière exemplaire. Aux élèves des grandes classes du lycée, il explique et commente Pascal, Bossuet, les grands sermonnaires du XVII^e siècle, Lacordaire, Chateaubriand et Lamennais. Les élèves se sentent en famille et certains, l'ancien président René Pleven, Jean-Marie Louvel, ancien sénateur-maire de Caen, l'avocat Guy Bougerie, ont gardé de ses cours un souvenir ineffaçable. L'apostolat moral reste la grande préoccupation du «hussard cléricale de la République». Duine compose de petits livres pour les enfants du catéchisme et leurs parents : le *Petit manuel du pénitent* (Rennes, Oberthür, 1908), un *Petit Traité des passions par un aumônier de lycée* (Paris, Blond, 1913). À la veille de la guerre, il ne cache pas une certaine satisfaction : «Sur 180 internes, 30 n'assistent pas à la messe ; 5 ou 6, en tout, vont à confesse de temps en temps, une quarantaine font leurs Pâques».

François Duine et son temps

Éducateur et moraliste, François Duine est aussi un fin observateur et un témoin privilégié de son temps. Il suffit de se pencher sur l'homme de Dieu parmi les siens et sur l'attitude de l'oratorien face aux grandes tensions qui agitent en France, nous dit-il, «les Illuminés du Trépied sacré, les pidistes, et les Fanatiques de la Raison pure, les partisans du petit père Combes».

L'homme de Dieu parmi les siens

François Duine est d'abord un prêtre ou, plus précisément, il est le «clerc de Dol», «*clericus dolensis*», comme il aime à le rappeler. Georges Dottin remarque, très judicieusement, que clerc il l'est, au double sens du terme, un homme d'église et un homme de savoir. Les siens, ce sont les prêtres en général mais plus précisément ceux du diocèse de Rennes qu'il décrit sans complaisance, avec leurs grandeurs et leurs faiblesses. Ce sont aussi toutes les grandes figures du mouvement intellectuel qui anime la Bretagne avant la première guerre mondiale : M^{gr} Duchesne, Georges Dottin, Louis Tiercelin, les amis qu'il admire presque sans réserve, Arthur Lemoyne de la Borderie, Barthélemy Pocquet du Haut-Jussé, Dom Plaine, Joseph Loth, Robert Fawtier, les maîtres qu'il cherche à égaler. Dom Gougaud, Paul Sébillot, Anatole Le Braz, Joseph Turmel, l'abbé Félix Trochu, Emmanuel Desgrées du Lou, pour qui il assaisonne volontiers l'onction ecclésiastique d'une pointe de vinaigre. Cela nous donne un tableau vif et coloré, parfois piquant, des «monuments du vieux Rennes».

Le clergé

Commençons par les ecclésiastiques. Bien peu échappent à son intransigeance, à son honnêteté intellectuelle, à sa courageuse lucidité qu'avive un profond sentiment de solitude. Notre abbé n'est souvent pas loin de la neurasthénie. En dehors des innombrables cas particuliers qu'il dépeint avec un humour souvent féroce, ce sont ses réflexions sur l'état du clergé paroissial diocésain et sur la formation reçue dans les séminaires au début du XX^e siècle qui intéressent l'historien.

«À la fin du règne glorieux de Léon XIII, dit-il, le diocèse de Rennes compte 600 000 catholiques répartis dans trois cent quatre-vingt-quatre paroisses sans compter les aumôneries et les chapellenies. Cinq cent vingt prêtres diocésains remplissent des fonctions en France et dans le monde. À Rennes les processions se déploient tranquillement dans les rues ; les Fêtes-Dieu sont animées et populaires. Ce diocèse, enfin, possède des cercles de soldats, des patronages, des institutions charitables».

Toute médaille a son revers et le cardinal Labouré se plaint lui-même d'avoir trop de prêtres : «Beaucoup d'entre eux seraient infiniment mieux à casser des cailloux le long des routes». Et François Duine lui fait écho, sou-

lignant d'abord que le clergé de son temps ignore ses devoirs pastoraux : «Si un prêtre ne joue pas aux cartes, s'il n'est pas débraillé dans les réunions ecclésiastiques, si sa conversation tend aux questions sérieuses, s'il ne flâne pas chez les paroissiens, s'il consacre la matinée entière à l'étude, il peut accomplir ses devoirs professionnels avec soin et régularité ; il peut être un prédicateur persuasif et un confesseur diligent. Ses collègues diront de lui : ce n'est pas un prêtre du «ministère» et ils le discréditeront».

Ce clergé ensuite manque de culture et daube les «intellectuels», les partisans du capitaine Dreyfus et les autres, les universitaires. Et notre abbé d'énumérer tous les ecclésiastiques mis à l'écart de l'Église ou des congrégations auxquelles ils ont appartenu, ou simplement tournés en dérision à «grands coups de gauloiserie religieuses». C'est Guillotin de Corson, qui fait rire tout le monde avec son *Pouillé* «auquel il a consacré vingt ans de sa vie et pour l'impression duquel il a sacrifié 10 000 F». Seule l'amitié du très royaliste secrétaire du cardinal Place, l'abbé Richard, lui permettra de devenir chanoine. Paris-Jallobert, mal vu de tous, doit se contenter d'une simple cure de campagne. «Un archéologue est un être dont on s'amuse».

La sainte Église enfin est une institution où l'on fait carrière, comme partout, en fermant les yeux sur l'Évangile. François Duine se fait un malin plaisir, un plaisir de chat fourré – il en a un, très mal élevé – à dresser des portraits souvent peu amènes de pasteurs dont le seul tort est d'avoir été «monsignorisés», son expression favorite.

Mais il y a parfois plus grave. C'est le cardinal Place (1878-1893), successeur de Brossays-Saint-Marc (1841-1878) qui prend en ombrage «la simplicité bretonne» de l'abbé Le Tailleur, fondateur de la congrégation des Petites Sœurs des Pauvres à Saint-Pern. «Entendant que l'on pontifie jusque sur la chaise percée», il exile l'octogénaire à Frascati. Le même prélat fait de l'abbé Hamard son portefaix pour mettre la main sur le coffre-fort des oratoriens de Rennes⁴. Imprudence suprême pour sa carrière, en septembre 1891,

⁴ *Le Rouget de Dol*, fasc. 50, 1967. «L'affaire de l'Oratoire et le clergé de Rennes» par François Duine, présentation de C.-H. GALOCHER. L'affaire fit grand bruit, le vicaire général Michel soutint que le cardinal avait droit de prendre la caisse. F. Duine est ulcéré par ce prêtre «petit, grêle, nerveux et sanguin, gavé de théologie et congestionné de cléricisme. Il marchait rapidement, les mains en manchon dans ses bras de soutane. Qui n'a pas entendu ce chafouin réciter la prière d'une voie aiguë, cagote, ce casuiste conseiller des procédés bas et des vilénies dissimulées, ce clerc pousser aux violences ? Qui a manqué ce spectacle ne saura point à quels points certains ecclésiastiques peuvent donner la nausée de leur religion». Des oratoriens s'élèvent contre Michel. Parmi eux «l'outlaw» Édouard Neveu «qui enfermait à l'occasion dans un sonnet le mordant de ses plaintes et de ses rancunes». Il ne se prive pas de «jeter le dard, la barre, la pierre, la javeline, l'espieu, la hallebarde, enfonce l'arc, vise de l'arquebuse à l'œil, affûte le canon, tire à la butte, au papeguay, du bas en mont, d'amont en aval, devant, de côté, en arrière comme les Parthes». On imagine le spectacle d'autant plus que La Borderie, de son côté, ne ménage pas des épigrammes à la camarilla épiscopale. Tiercelin cingle Richard, secrétaire de l'évêque. L'abbé Robert, compatriote de Duine est chargé de défendre la cause des oratoriens à Rome et notre abbé de le prévenir : «Emportez de l'argent, cher ami, emportez en beaucoup, vous souvenant du mot de Jugurtha : ville à vendre si tu trouves un acheteur». Robert revint bredouille mais Charles Robert harcela sans cesse Hamard jusqu'au jour où intronisé chanoine il le prit par le camail, lui disant assez haut : «Sois content voila le prix du sang de tes frères». «L'homme au coffre-fort dut quitter l'asile oratorien» pour finir, méprisé de tous, au séminaire.

il laisse publier des leçons de catéchisme «sur les écoles mauvaises et le péché de mal voter». C'est encore M^{re} Dubourg (1906-1921), successeur du très «léonien» cardinal Labouré (1883-1906) «qui, par peur de n'être pas nommé cardinal et d'être dénoncé par les royalistes, entasse «pidisme» sur «pidisme», se transforme en aboyeur public – il ne sait que crier – pour déclamer, déclamer, déclamer, et nous lasser sans se lasser.»

La cause de cet état de fait est à rechercher, selon François Duine, dans la formation reçue dans les séminaires. Il n'est pas tendre pour celui de Rennes, dirigé de 1893 à 1909 par «Torquemada-Michel», ni pour celui de Coutances. On n'y forme que des «fonctionnaires» du culte. On y apprend seulement les connaissances indispensables pour l'administration des sacrements, pour la prédication et pour occuper les moments libres à divers exercices de piété.

Ces fonctionnaires doivent être soumis, dépourvus d'esprit critique et, si possible, d'idées personnelles. C'est l'abbé Fourré qui déclare dans ses cours d'exégèse : «Faites donc des objections, athées, naturalistes, positivistes, fumistes, je répète, pour l'exactitude de ce mot trop juste, fumistes. Il n'y a pas d'objections. Le texte sacré se défend par lui-même. Continuons d'étudier ensemble, avec ampleur et précision, l'histoire du serpent d'airain». Ainsi : «Les successeurs des Apôtres sont transformés en porte-bâtons et porte-voix, aveugles et muets, du Vatican». Et Duine d'appeler Saint-Simon à la rescousse : «Les yeux bandés, les oreilles bouchées, expression si chérie à Rome et si barbare dans l'Église», «Nihil Obstat, Imprimatur», répond la hiérarchie par la voix du pourtant très modéré cardinal Labouré qui entonne, pour l'occasion, des airs martiaux : «L'Église est une armée et le refus d'obéissance est un crime en tant de guerre. C'est le cas». Fermons ce premier ban.

«Les monuments du vieux Rennes»

Pour le «clerc de Dol», les siens, les amis véritables, ceux pour lesquels il éprouve une admiration sincère, «sainte», c'est-à-dire assaisonnée à la sauce vinaigre ce sont les «universitaires». Certes ils sont trop attachés à l'agrégation qui ne remplace pas l'écoute des élèves pour enseigner dans le secondaire. Certes, parmi eux, il en est de trop nombreux à considérer son très vénéré père spirituel, Félicité de Lamennais «comme un déséquilibré de la foi qui a fini dans le tohu-bohu des excommuniés en révolte et des homosexuels honteux». Ces médisances et calomnies sont indignes même si «Féli» a tout de même eu sept à huit «petits protégés», d'une quinzaine d'années, jusqu'à sa mort, résume-t-il. Certes encore «la caste universitaire a ses pontifes, ses polichinelles, ses laquais et ses gargouilles». Certes enfin on n'y est pas à l'abri des querelles politiques et des ambitions personnelles. C'est, par exemple, l'ami Georges Dottin qui en refuse l'accès au très royaliste vicomte de la Lande de Calan au profit du non moins royaliste

B. Pocquet du Haut-Jussé – le vicomte finira camérier secret de cape et d'épée de Sa Sainteté le pape Pie X –, mais c'est à l'Université, puis à partir de 1899, autour de Félix Trochu, Emmanuel Desgrées du Lou et de *l'Ouest-Éclair* que souffle «l'esprit nouveau». Selon F. Duine, «trois éléments le caractérisent : l'adhésion sincère à la République, une compréhension des œuvres sociales, une réelle sympathie pour la libre recherche intellectuelle». L'Université conserve aussi, jalousement, des monuments impérissables. À Rennes, c'est Arthur Le Moyne de La Borderie qui, comme son nom ne l'indique pas, est fils de bourgeois de Vitré : «Le 4 septembre 1890 il ouvre son cours d'histoire de la Bretagne à la faculté des lettres. Par l'étendue et le sérieux de ses connaissances historiques, par la multiplicité de ses publications relatives à la Bretagne, par son action dans les manifestations les plus intéressantes du provincialisme, il est le "chef incontesté" de l'érudition et du patriotisme dans notre Armorique. Passionné et d'une verve qui coule en couleurs, il a des haines qui commencent à Jules César, se poursuivent à travers les siècles et font étal sur nos contemporains. Archevêque de la renaissance catholique, il est l'âme des prêtres qui peuplent les sociétés archéologiques. Métropolitain du for extérieur il jouit d'une indépendance et d'une autorité qui obligent aux ménagements les évêques du dedans. Car, à la façon des héros, il porte des coups vigoureux et inspire la peur et le respect». C'est lui qui arbitre les premières batailles de l'hagiographie bretonne, laïcisée en Sorbonne par Ferdinand Lot, tandis qu'à Quimper, sous la haute autorité de Dom Plaine, les trois chanoines, Abgrall, Peyron et Thomas, publient en 1901 le recueil hagiographique d'Albert Le Grand pour «ramener la Bretagne aux plus saintes traditions, à ce moine qui n'avait pas pactisé avec le siècle et qui ne discutait point les merveilles de la création».

À la mort du maître, La Borderie, «Monsieur le comte de Laigue, directeur de la *Revue de Bretagne*, sonne de l'olifant pour célébrer les saintes reliques et les pieuses traditions». Ainsi est fondé, sous l'impulsion des idées de l'Action française, l'Institut de Bretagne, destiné à faire face à l'université et présidé par le vicomte de Calan : «Jusqu'à présent il s'est couvert de ridicule. Joseph Loth a refusé d'en faire partie et beaucoup d'autres l'ont suivi».

Autre monument, Georges Dottin (1863-1928), ami et confident de François Duine. Catholique, il abandonne l'Église lors de l'affaire Dreyfus et devient secrétaire du parti radical-socialiste de Rennes. Professeur de langue et de littérature celtiques, puis de langue et littérature grecques, il remplace Joseph Loth comme doyen de la faculté des lettres quand ce dernier est nommé professeur au Collège de France. Beaucoup moins prolix que La Borderie, Pocquet, Loth ou Duine, il écrit tout de même 140 comptes rendus de lecture dans les *Annales de Bretagne*, preuve qu'il s'intéresse à la recherche. Mais, bien entendu, chez lui, c'est le politique qui prend le dessus. Il veut, nous dit F. Duine, «des hommes avancés qui désirent toutes les

formes du progrès social, en réduisant à l'impuissance tous les partis réactionnaires mais sans révolution, le triomphe de la raison dans le vrai sens de l'avenir ; ce triomphe que nous poursuivons ne nous empêche pas d'être libéraux et justes. Ce sont nos adversaires qui ne le sont pas en nous calomniant et en cherchant à nous écraser». Duine ne fait qu'évoquer les deux Barthélémy Pocquet, décidément trop royalistes, bien qu'ayant parmi eux des ancêtres qu'on ne choisit pas, «l'imbécile Ducognet, révolutionnaire de Dol, et l'avocat Villalard, trésorier du district de Dol puis maire de la ville». Il a une pensée émue pour Henri Sée «israélite et dreyfusard, historien consciencieux et irréprochable. La guerre – dit-il – l'a fait vaciller comme un être surpris d'épouvante et d'angoisse quand son rêve d'humanité nouvelle s'écroule dans le sang». Il réserve des flèches acérées, virulentes, étranges chez lui, pour Anatole Le Braz «poète romantique entré à l'Université» : «Tout chez Le Braz, et jusqu'au naufrage épouvantable de sa famille devient matière à phrases» – Duine fait allusion ici au drame de Plougrescant qui, en 1901, lui fait perdre son père, sa mère, ses sœurs et son beau-père, partis faire une imprudente partie de pêche en mer – ; «Une mouche dans une sordide auberge de village suffit à exciter son éloquence et le gonfler de splendides conclusions ethniques. Célébrer Renan à côté d'Anatole France à Tréguier était utile, il y alla et, pour cet acte de bravoure, fut nommé chevalier de la Légion d'honneur ; il est l'homme des tours et des retours, des contours et des détours». L'auteur d'*Au Pays des pardons* crée une Bretagne romantique, de pure convention, tout juste bonne à servir de matière pour les guides touristiques et les récits de voyage si prisés outre-Manche. On sent tout de même une certaine pointe de jalousie chez François Duine qui est agité de frémissements juvéniles quand on le félicite pour ses premières œuvres. Il nous confie qu'il aime bien prendre le «maître», La Borderie, à contre-pied et ne déteste pas ferrailler avec J. Loth et R. Fawtier.

Autour des universitaires gravitent un personnage que Duine affectionne tout particulièrement, Louis Tiercelin, des intellectuels «libéraux» et deux hommes qui le décevront singulièrement, le «monstre» – et l'abbé ne plaisante qu'à moitié quand il utilise ce terme – Joseph Turmel et Félix Trochu. Né à Rennes en 1846, Louis Tiercelin est avocat jusqu'en 1899. À cette date, il quitte le barreau, publie *Le Parnasse breton contemporain*, lance la revue *L'Hermine* qui paraîtra d'octobre 1899 à 1911, encourage, avec Loth et Fawtier, le théâtre catholique populaire en langue bretonne, versifie à ses heures et écrit. Duine adore sa prose «amusée, spirituelle, cinglante ou grave, pressante, chaleureuse». Le «gentilhomme de Kerazur», du nom de sa villa de Paramé, est aussi un fervent royaliste, partisan du comte de Chambord, hostile à la démocratie «qui fournit brusquement des puissants non éduqués et peut-être plus dangereux que tous les autres». Les débats sont vifs mais toujours drôles entre les deux hommes. Tiercelin «disait leur fait aux agités de la littérature et de la politique et à tous ceux qui prenaient plaisir à brusquer et à miner les traditions de notre province».

Le parcours de l'abbé Joseph Turmel, né à Rennes le 13 décembre 1859, rue de Saint-Malo, est sans doute celui qui a le plus marqué François Duine. Éduqué à Saint-Méen puis au grand séminaire de Rennes, licencié en théologie de l'université catholique d'Angers, Turmel revient dans sa ville natale pour former l'esprit des futurs prêtres, dont F. Duine qui deviendra son confident intermittent. Dès 1885 il s'aperçoit qu'il a perdu la foi : «Le monde a son explication en soi, la matière contient en soi les raisons de ses transformations incessantes ; il n'y a pas de plan conçu par une intelligence créatrice, mais l'action de lois naturelles qui dominent la série des choses». Athée, Joseph Turmel reste prêtre : «Comment dire à ma mère que j'abandonne la soutane à cause du Pentateuque ? On m'a embarqué. En cours de route je m'aperçois qu'on m'a totalement trompé sur la destination du navire. Est-ce une raison de me jeter à l'eau quand je ne sais même pas nager ? Non, mais il y a table sur le bateau. Il suffit de dire le bénédicité. Je le dirai mais, retiré dans une cabine, j'y mènerai une vie intellectuelle mystérieuse et j'y travaillerai contre la puissance de tromperie qu'est l'Église», «l'Infâme». «Dès lors, selon François Duine, tandis qu'il édifie ses élèves ou ses paroissiens, il envoie *urbi et orbi* des articles subtilement subversifs, des livres destinés à faire tomber les écailles des yeux. Dès 1896 il fonde avec Loisy *La Revue d'histoire et de littérature religieuse*, instrument le plus efficace et le plus hardi du modernisme français, depuis sa forme, au début sincère, confiante et espérante puis rusée, mystificatrice et incrédule». J. Turmel joue mille personnages, «le docteur et le prophète aussi bien que le soldat et le capitaine». Il publie aussi *Tertullien loué par les orthodoxes*, *Histoire du péché originel*, *Histoire de la théologie positiviste*. Il reçoit l'imprimatur et le découpe soigneusement pour faire passer des écrits incendiaires contre l'Église sous des pseudonymes : Lenain, Lelurel, Coulange, Lanson, Lagarde, Van Beck. Il séduit son confrère, l'abbé Félix Trochu qui, en quelques mois «laisse au bord de la route le viatique de ses jeunes années, passe de la piété la plus candide à l'athéisme le plus déterminé et n'a plus qu'un seul but : se rendre maître peu à peu de la majorité des actions de *l'Ouest-Éclair* et expulser quiconque lui tiendrait tête». On sait qu'il y réussira. Pour notre abbé, Turmel qui, pour ne rien oublier, prête serment la main sur les Évangiles, avec beaucoup de piété, quand tombe, le 1^{er} septembre 1910, l'encyclique *Motu proprio* condamnant le modernisme et la méthode historique, c'est le monstre qui a fait sienne la doctrine de Nietzsche appelant «le christianisme, la grande malédiction, la grande corruption intime, l'immortel stigmate d'opprobre de l'humanité». À côté de Louis Tiercelin et de Joseph Turmel défilent ensuite, sous sa plume, les «sillonistes» qui à partir de 1899 se regroupent autour d'Emmanuel Desgrées du Lou, de Trochu et de *l'Ouest-Éclair*. «On rêve de réconcilier la République et l'Église, de raccommoier l'Avenir avec le Passé, d'unir étroitement le catholicisme au Progrès. On irrite les conservateurs, on effraie les bourgeois, on se fait excréter par Torquemada-Michel». Très vite la hiérarchie détourne les prêtres de la lecture de *l'Ouest-Éclair* pour celle

du *Journal de Rennes*, succédané local de l'Action française. François Duine ne déteste pas vraiment celle-ci : «Elle établit une communauté d'idées nationales qui permet à l'athée le plus cultivé et au catholique le plus humble de communier sous les mêmes espèces. Elle ouvre un champ du passé et d'activité aux jeunes gens à qui on offre des sabres, du panache, des manifestations dans les rues. Un parti n'est pas négligeable dans le tableau de la vie contemporaine quand il compte un romancier psychologue comme Paul Bourget, un conférencier et un critique séduisant comme Jules Lemaître, un littérateur-politicien comme Charles Mauras. Maurice Barrès a, sur notre génération, une autorité rare même s'il a réussi à se faire écouter de la Chambre en combattant la célébration du deuxième centenaire de Jean-Jacques Rousseau». L'abbé Duine est prudent, il le sera tout autant lors des grandes tensions qui divisent les Français et l'Église, l'affaire Dreyfus, le «modernisme», la séparation de l'Église et de l'État.

L'oratorien face aux problèmes de son époque

Au moment de l'affaire Dreyfus, F. Duine est professeur à Saint-Lô. Il évoque ce très chaud été de 1899 qu'il passe en partie avec l'abbé Gautier, «un cratère mal éteint qui fait couler de sa bouche une lave de dialectique», et s'écrie «Vive l'Enfer !» de peur que, sans ce dogme, il n'y ait plus de catholicisme. À notre abbé il tient ce langage :

«Mon cher ami pensez-vous que dans l'affaire Dreyfus la raison des journalistes et la vôtre en particulier reçoivent des lumières spéciales de Dieu ? Ne croyez-vous pas qu'il aurait été plus logique de laisser aux tribunaux le soin d'éclairer le cas qui leur est soumis ? Je ne parle pas de vos chers conseils de guerre qui sont une caricature de la justice. Je songe aux prétoires civils ou tout n'est pas grimace puisque la défense de l'accusé est possible. Sans doute le bonnet croisé d'un premier président, les robes rouges et les hermines dont nos magistrats s'emmaillotent en chats fourrés ne dissimulent pas les faiblesses de ces arrivistes qui poursuivent la plus avantageuse sentence, ni les vilénies de ces hommes retors dont le métier est de donner la question. Mais dans l'Affaire, si la cour penche vers l'erreur, c'est vers l'erreur la plus chrétienne puisqu'elle conduit à l'acquiescement d'un inculpé qui a beaucoup souffert et qui, en le supposant coupable, n'est plus en état de nuire. Pauvre Don Quichotte, votre naïveté m'irriterait si elle était moins pitoyable ! Quand même, tâchez de comprendre cela, quand même Dreyfus serait innocent, il vaudrait mieux, pour l'Église, pour la France, pour l'Armée, qu'il périt».

Duine commente sobrement : «Père Gautier de Villedieu-les-Poêles, les juifs, que vous maudissez, parlaient comme vous quand ils applaudissaient le discours de Caïphe : *"Expedit vobis ut unus moriatur homo"*. Puisse ce procès ne pas, lourdement et injustement, retomber sur le clergé». Par

ailleurs il cite une longue lettre de Georges Dottin⁵, peu amène pour les Rennais et l'Église catholique, qu'il quitte, et dans laquelle il défend le capitaine. L'attitude de notre abbé semble claire et noble mais il y a aussi la réflexion de son très cher ami anglican Sabine Baring-Gould et son commentaire : «Si la puissance juive de l'or n'était pas là, on se soucierait moins de l'innocence ; et cette réflexion de mon hôte, médite l'abbé, ne manquait pas de sagesse».

La séparation de l'Église et de l'État ne l'affecte pas outre mesure. Malgré l'ami Dottin, Duine n'aime pas les combistes «qui lèvent la hache sur l'édifice centenaire du Concordat, inaugurent un régime de mensonges, de délations et de violences dans le but d'en finir décidément avec le catholicisme». Mais il est bien plus sévère avec ceux qui suivent Pie X «cet inepte pape», comme disait Saint-Simon à propos d'Innocent XI, ou encore «une bonne intention avec très peu de lumière, un grand mal dans de si hautes places», à la manière de Bossuet. Et Duine nous lasse, nous lasse, nous lasse avec les «pidistes». C'est qu'en 1914 nous révèle Dottin, quand il commence ses *Mémoires*, deux mois presque jour pour jour après l'ouverture de la première guerre mondiale, l'autorité ecclésiastique l'a réduit au silence. Son nom disparaît des *Annales de Bretagne* et, ailleurs, il est remplacé par celui d'Henry de Kerbeuzec ou de Fra Deuni. Et pourtant, nous dit-il, «j'aime l'Église et l'Église traditionnelle de toute mon âme. Pourtant j'aimerais qu'on pût penser à l'aise sans être suspect». Duine est à Vitré «quand les fanatiques de la raison pure» arrivent, en février 1906, pour établir l'inventaire des biens de la paroisse Saint-Martin. Les officiers sont tous anti-combistes, mais le cardinal Labouré les invite à rester présents pour ne pas être remplacés par des sectaires peu scrupuleux. Le sous-inspecteur chargé de l'inventaire, M. Senné, est catholique. On négocie. Pour la forme, de jeunes paroissiens et des adultes s'enferment dans l'église, discrètement surveillés par un vicaire, l'abbé Berthelot, ami de F. Duine. Le lendemain Senné se présente à la porte. Entouré de ses vicaires, le recteur présente une protestation écrite ; puis, après les sommations d'usage il laisse les militaires «faire leur devoir sans forfaire à l'honneur». Les sapeurs enfoncent une porte tandis que s'élève un cantique. *Ite missa est* : «D'une folle équipée le sens artistique de l'abbé Berthelot avait fait une belle chose».

François Duine est beaucoup plus embarrassé dans la crise moderniste. Il connaît Loisy. Il apprécie ses premiers écrits. Il désapprouve sa condamnation. L'encyclique *Pascendi*, datée du 8 septembre 1907, qui a précédé de

⁵ *Le Rouget de Dol*, fasc. 61, 1992, «Saint-Lô» par C.-H. GALOCHER. François Duine évoque une lettre de Dottin, partisan du capitaine juif : «Une telle attitude défiait l'opinion publique et révélait une insigne bravoure. Dottin ne mâchait pas ses mots : «Le clergé se laisse à flatter la bourgeoisie pour laquelle le catholicisme est un parti politique (Les gens dévots de Rennes ne s'intéressent à aucune question religieuse et n'y connaissent rien). Et dire qu'il n'est pas possible de faire comprendre à certains prêtres qu'il ne doit y avoir de dévotions à l'usage des imbéciles puisqu'il y a contradiction entre religion et idiotie».

six mois son excommunication, est, dit-il, «la charte de l'Église médiévale que souhaitait Pie X. Elle a organisé une centralisation outrancière. Nous avons vu, dans le catholicisme, le système révolutionnaire de la délation méthodique et des épurations administratives et doctrinales, poussées jusqu'à la fureur». Et l'abbé de dénoncer la véritable «terreur de sacristie» qui s'abat alors sur l'Église et culmine avec la publication, le 1^{er} septembre 1910, de l'encyclique *Motu proprio*. Il se réjouit cependant de voir mise à l'index, le 2 janvier 1911, l'*Histoire de la théologie positiviste* du «monstre» l'abbé Turmel, qui, tout de même, dit-il, en guise de condoléances «connaît merveilleusement les Pères et le Concile, a le sens de l'évolution des dogmes, de l'influence des peuples et des différentes Églises sur leur formation». Mais Turmel continue son travail de sape contre le catholicisme sous de nouveaux pseudonymes, Alphonse Michel, Armand Dulac, Édouard Perain, Hippolyte Gallerand, Henri Delafosse. Il ne désarmera jamais.

Duine, en fait, ne se prononce pas sur le fond – les rapports de l'Évangile et de la science. Il préfère s'abriter derrière l'autorité de Mgr Duchesne, autre enfant terrible de l'Église, boudé, en 1913, par l'Association bretonne : «Il fait, nous dit-il, triompher un principe fondamental, la séparation de la théologie de l'étude des faits, principe qui est la fin d'une mentalité et le commencement de la lumière universelle. Il est le père du modernisme, c'est-à-dire du système qui veut faire de l'histoire librement, sans entrer en conflit avec la doctrine religieuse, mais aussi sans se soucier des documents théologiques. Duchesne reconduit Dieu et la légende chrétienne aux frontières». Pour terminer F. Duine achève Pie X d'une phrase : «S'il a eu du succès c'est par anti-combisme». C'est oublier un peu vite la rigueur morale et la piété de ce pontife qui, le soulignait récemment Jean Chélini dans *Ouest-France*, «a permis aux jeunes enfants de communier à partir de sept ans, recommandé la communion fréquente, encouragé le chant grégorien, réorganisé la Curie, amélioré la réglementation du Conclave et a fait preuve, dans sa vie quotidienne, d'une bienveillance sans mesure envers son entourage et ceux qui le visitaient»⁶. Mais c'est aussi un fait, l'Église catholique canonise d'abord des hommes pieux, simples et bons et non des virtuoses de la dialectique, des spécialistes des relations internationales ou des affaires sociales. Après avoir condamné Marc Sangnier et le Sillon, puis l'Action française, laissant, dans la poussière du chemin, ses éléments les plus remuants, elle vient de béatifier l'homme de Vatican II, Jean XXIII mais aussi Pie IX «le pape souffrant», «le souverain déchu de son royaume», dit Chélini, mais aussi l'homme du *Syllabus* véritable attentat contre l'Esprit aux yeux de beaucoup et non «simple texte aussi négatif que ceux qui ont condamné Lamennais, *Mirari nos* et *Singulari nos*» comme le présente notre confrère. Effectivement il était difficile de faire mieux que Grégoire XVI,

⁶ J. CHÉLINI «De Pie V à Pie IX», *Ouest-France*, 28 août 2000 ; «Le Pape souffrant», *ibid.*, 29 août 2000 ; «Jean XXIII, le bon pape», *ibid.*, 30 et 31 août 2000.

citant saint Augustin : « Qui peut mieux donner la mort à l'âme que la liberté de l'erreur ? » Jean Delumeau, René Rémond, Henri Madelin, entre autres, n'ont pas manqué d'exprimer leurs réserves, le directeur de la revue *Études* parlant même de « marchandage sacré » à propos de ces deux béatifications. Mais sur la question du libéralisme économique qui transforme la planète bleue en terrain de chasse pour les multinationales de toute sorte, sur le socialisme dont on attend toujours, grand soir après grand soir qu'il nous apporte un peu plus de bonheur il n'y a ni demi-tour à droite, ni demi-tour à gauche, mais la même recherche, régulièrement scandée par des encycliques *Quadragesimo Anno* de Pie XI (1931), *Mater et Magistra* de Jean XXIII (1961), *Laborens exercens* de Jean-Paul II (1981).

Je n'oublie pas François Duine « enfermé dans son cachot », quand s'écroule le très conservateur *L'Univers* de Louis Veuillot (1813-1883), le jour de la déclaration de guerre de l'Allemagne à la France. L'abbé se préoccupe peu de métaphysique ou d'affaires sociales, mais de questions morales. Sur ce point il n'y a pas non plus de démarche hésitante du Vatican derrière les saintes « sauteriers » de Paris puis de Rome. Le mur des exclusions, des interdits de toute sorte, des « réductions à l'état laïc » se dresse toujours sur les décombres de celui de Berlin que l'on a – justification suprême et ironie de l'histoire – contribué à faire tomber. La solitude des pasteurs est un problème dont on ne parle pas. La porte de l'œcuménisme vient de se refermer sous la haute autorité du cardinal Ratzinger⁷.

Observons notre abbé : « Il ne faut pas, dit-il, que le prêtre soit entraîné dans l'engrenage fatal des petits plaisirs, des petits intérêts, des petits soucis, des petites querelles du foyer. Mais la liberté de célibat devrait être, dans la cléricature, un principe intangible. La création d'une famille peut offrir un modèle exquis de vie chrétienne et concilier les lois de la nature avec les souhaits de la morale. Les prêtres qui resteraient douteux sur le mariage sont des singes. Mais Rome ne reviendra jamais sur ce point de discipline car elle n'admettra jamais qu'elle peut se tromper ». La porte de l'abbé reste ouverte à ceux qui ne traversent pas la vie comme un long fleuve tranquille. Par ailleurs on ne sera pas surpris de le voir, en compagnie de son ami, le révérend Sabine Baring-Gould, proche de la théorie des « trois branches », rejetée en son temps par Pie IX : l'Église romaine est, avec l'orthodoxie et l'anglicanisme, l'un des trois rameaux de l'Église universelle.

L'érudit

Avec M^{gr} Duchesne nous avons abordé l'activité scientifique et littéraire de François Duine. Elle est considérable. Dans les *Annales de Bretagne* en 1928, Georges Collas a recensé 319 titres de l'auteur qui signe souvent

⁷ Déclaration *Dominus Jésus*, 16 juin 2000.

F. Duynes, Fra Deuni, Henry de Kerbeuzec ou ne signe pas du tout quand il polémique avec J. Loth ou R. Fawtier à propos de saint Samson. Il faut y ajouter les manuscrits déposés, à sa mort, à la bibliothèque universitaire de Rennes que Tony Le Montréer a répertoriés mais qui gardent leurs secrets.

Parmi les travaux publiés, une vingtaine sont consacrés à son père spirituel, Félicité de Lamennais dont la figure le hante jusqu'à ses derniers jours ; trente concernent l'histoire ou l'hagiographie bretonne, une quinzaine l'histoire locale ; tous les autres traitent du folklore, des légendes et des traditions bretonnes. Bien qu'à l'image du vicomte de Calan il n'ait pas été très assidu aux réunions mensuelles de la Société archéologique d'Ille-et-Vilaine, «rencontre de bavards, d'amateurs sans qualité et de chiffonniers qui ne comprennent rien au travail historique», François Duine a beaucoup travaillé, une bouteille de vinaigre à portée de la main. C'est d'autant plus méritoire qu'il était de santé fragile, qu'à partir de 1914 sa vue déclinait rapidement, que son cœur était fréquemment secoué de rudes soubresauts et que l'arthrite le clouait souvent au lit.

Le disciple de Lamennais

Duine a longtemps hésité entre l'hagiographie et la littérature. On le voit même imaginer le scénario d'un roman historique ayant pour décor les grèves de la baie du Mont-Saint-Michel et pour protagonistes l'archevêque Judikaël, «l'archiloup», marié et contempteur des lois canoniques, son ami Guillaume le Conquérant qu'il aide à assiéger Dol, le jeune Gilduin, représentant de l'église mystique, et Éven, placé à la tête d'une église sage et savante contre le «coupe-jarret féodal» qu'est Judikaël.

Dieu merci, François Duine n'a pas pour livres de chevet les romans d'Alexandre Dumas, mais Montaigne, Pascal, Bossuet, Chateaubriand, Lacordaire, Lamennais. Tout autant que Louis Tiercelin, Joseph Turmel et le «protonotaire pontifical» académicien, Louis Duchesne (1848-1922), Féli l'a profondément marqué. Chaque année François Duine emmène ses choristes et quelques-uns de ses jeunes amis à La Chênaie, dans les rochers, près de l'étang. C'est Lamennais qui lui inspire son premier ouvrage sérieux après les *Cojou Breiz*, *Lamennais, sa vie, ses idées*, publié avec beaucoup de difficultés. L'éditeur Manne refuse le manuscrit : «Notre clientèle poussera des cris d'orfraie». C'est Vitte, de Lyon, qui finit par imprimer l'œuvre, composée avec l'abbé Molién. Toute sa vie Duine reste fidèle à Féli, publie des lettres inédites et achève, en 1923, l'un de ses meilleurs livres : *Essais de bibliographie de Félicité Robert de Lamennais comprenant plus de 1 300 articles, brochures ou livres avec des fac-similés de son écriture et de l'écriture de son frère, Jean, et de son oncle Des Saudrais*. L'abbé veille jalousement sur la mémoire de son père spirituel et c'est à son propos que «derrière la physionomie fine, le regard malicieux, la parole calme parfois

ironique» que loue Barthélemy Pocquet, se dévoile le polémiste qui enchante Georges Dottin : «Le bourgeois veut qu'on amène sa charogne à son caveau comme un ventre à une noce, dans une voiture de gala, en plein jour, avec des honneurs dus à un monsieur qui tenait table, fumait des «Londrès», payait bien. Il veut être accompagné, comme il convient par tous les messieurs habillés, gantés, portant lorgnons et tube, distingués par leurs vies respectables, par leurs axiomes, considérés pour leurs sous. Lorsque Lamennais mourut, ce qui indigna surtout les «bien-pensants», c'est qu'il se fit enterrer dans la fosse commune et sans les cérémonies traditionnelles. Cette humilité du chrétien qui exprimait le mépris de l'âme pour le corps et l'égalité des hommes dans la tombe, cette tendresse du poète qui voulait mêler sa poussière à celle des plus misérables et perdre ses cendres dans l'abîme des oubliés, cet orgueil de prophète excommunié qui éloignait de son cercueil les puissances de ce monde, comment les personnes «comme il faut» auraient-elles pu comprendre des sentiments d'une telle perversité ? Un adultère, un coup de bourse, un enterrement de première classe, ce sont là les éléments constitutifs de l'histoire des bourgeois. Le bourgeois est ce qu'il doit être, fils, frère, oncle, cousin, beau-frère de greffiers». On sent aussi, dans ce portrait impitoyable l'influence de l'Action française.

François Duine est beaucoup plus prudent quand invité par la Société d'histoire et d'archéologie de Saint-Malo, il fait l'éloge du «névropathe dont le cœur était chaud», en présence de Louis Tiercelin et de l'abbé Charost, le 16 août 1904. Il vante l'orateur «qui a conquis ou troublé ses contemporains, le dialecticien de l'absolu qui avance au pas de charge, sûr d'une argumentation irréfutable, le terrible semeur de verbe» qu'il compare à Bossuet. «En écoutant les *Paroles d'un croyant*, c'est Job, c'est Isaïe, c'est Jérémie, c'est Jean, c'est Dante que l'on croit entendre». Il explique la mélancolie du poète, peu solide physiquement, qui rêve de réformer l'Église et il commente *Les réflexions sur l'état de l'Église pendant le XVIII^e siècle et des moyens d'y remédier*, ouvrage écrit en 1814 que Lamennais complète en 1832 par *Des maux de l'Église et de la société et des moyens d'y remédier*. Duine ne lui reproche qu'un lyrisme un peu trop coloré et des procédés, pour lui exécrables, «ces "appelés" romantiques si chers aux Celtes et aux Bretons». Pour le reste il est en communion avec lui : «On peut supposer qu'à ses origines maternelles il dut la profondeur du sentiment religieux, le fond de mélancolie incurable sous les éclats d'une gaieté passagère et cette tendresse exquise toujours faite du lait d'une mère». Notre abbé parle ici en connaisseur. Il charme Charost et quitte Guipel pour Vitry : «La Mennais n'est un être vivant que pour des prêtres et ne peut intéresser que des catholiques». Quittons-le donc.

François Duine historien

François Duine, lui, a abordé l'histoire sous toutes ses formes, l'histoire religieuse et l'histoire littéraire avec Lamennais, mais aussi avec Cohon,

évêque de Dol, orateur du XVII^e siècle, l'histoire du livre, l'histoire économique, l'histoire des institutions. Sa méthode est celle de son contemporain l'agnostique Charles Seignobos, établir la véracité des faits et s'en tenir là. On revient, en France, à ces travaux, indispensables, de pure érudition ; Duine, là encore a un maître : Louis-Marie-Olivier Duchesne, né à Saint-Servan le 13 septembre 1843, mort à Rome en 1922, non pas au Vatican, mais au palais Farnèse. Le prélat, docteur ès lettres (1877), membre de l'Institut (1888), chevalier puis commandeur de la Légion d'honneur, directeur de l'École française de Rome (1895), «monsignorisé» en 1900, l'impressionne par sa culture. C'est surtout un excellent ami de vacances qui oublie, chez lui, en Bretagne, les «fastes de l'ancienne Gaule». «Supposez Voltaire qui aurait étudié et goûté Renan, voilà Duchesne», s'exclame Duine. Du mauvais esprit il en a et à revendre. Ses flèches sont redoutables et redoutées. On lui parle d'une encyclique de Pie X, il répond : «Ah oui, je me rappelle, *Digitus in Oculo*, n'est-ce pas ?» Ou encore : «Notre pape est beaucoup plus fort que saint Pierre. L'un menait sa barque à la voile, l'autre à la gaffe». Plus sérieusement il s'interrogeait sur son Église : «Le pidisme a pendu les hommes, les livres, l'esprit humain en effigie». Duchesne met aussi à mal «le bonhomme Plaine» († 1900) et «ce mal était nécessaire», commente l'abbé. Il envie, nous dit-il, La Borderie, mais «la royauté très légitime du savant vitréen n'était pas d'humeur à se laisser détrôner». Duchesne, surtout, ne suit pas Loisy et répond à *L'évangile et l'Église* (1902) par son *Histoire ancienne de l'Église* publiée entre 1905 et 1920. Revenons au clerc de Dol, ce sont surtout ses études sur le haut Moyen Âge qui ont, jusqu'à présent, gardé sa mémoire de l'oubli.

Il y a d'abord ses *Répertoires bibliographiques*, modèle, et source incomparable pour l'historien. Retenons :

– *Les origines bretonnes. Étude des sources. Questions d'hagiographie et vie de saint Samson*, Paris, Champion, 1914.

– *Mémento des sources hagiographiques pour l'histoire de la Bretagne jusqu'à la fin du XI^e siècle*, Paris, Champion, 1922.

– *Saint Samson dans la tradition populaire de la Bretagne bretonnante*, Paris, 1898-1899.

– *Saint Samson et l'Angleterre*, 1900.

– *Légendes samsonniennes*, 1900.

– *Saint Samson et sa légende*, 1900.

– *Le culte de saint Samson à la fin du X^e siècle*, Rennes, 1902.

– *Les sources de la vie de saint Thuriau et son culte. Texte du bréviaire de Saint-Malo. Le manuscrit de la Vita*, Rennes, 1901-1902.

– *Saint Lénard*, 1904.

– *Saint Gobrien*, 1904.

– *Les petits saints locaux, saint Marcan, saint Cléder, saint Ventroc*, Vannes, 1906.

– *Saint Guinefort*, 1906.

– *Saint Samson*, Rennes, 1908.

C'est tout un monde de pieuses légendes chrétiennes et bretonnes que François Duine regarde avec un œil critique d'historien non sans s'attirer des remontrances, parfois sévères, de Joseph Loth ou de Robert Fawtier.

Retenons aussi deux articles, intéressants pour l'histoire locale :

– *Le château de Dol*, 1906.

– *Notre-Dame de Dol*, 1907.

Et trois ouvrages majeurs :

– *Histoire civile et politique de Dol*, Paris, Champion, 1911.

– *Le schisme breton. L'Église de Dol au milieu du IX^e siècle d'après les sources. Notes d'hagiographie*, Rennes, 1915.

– *La métropole de Bretagne. Chronique de Dol composée au XI^e siècle*, Paris, Champion, 1916.

Il y a enfin matière à recherches, sinon à thèse sur les manuscrits légués par François Duine à la bibliothèque universitaire de Rennes. Mademoiselle Michaud a catalogué une cinquantaine de manuscrits concernant Lamennais, trente l'histoire de Dol, Tony Le Montréer environ cent quatre-vingt ayant traité à la religion catholique et à la morale, à l'histoire de Bretagne, à l'hagiographie bretonne, à divers lettres et documents. Cela va «D'une Âme, manuscrit de femme» aux allocutions de l'Union des Femmes de France, aux conseils pour la rentrée des classes, pour la première communion, pour les grands élèves du lycée en passant par l'histoire de la Bretagne et celle de Dol en particulier, sans oublier des lettres, des coupures de journaux, un «Recueil factice sur les saints bretons» avec un plan de la chapelle de Saint-Samson en Pleumeur-Bodou, un calendrier des saints bretons, etc. On y trouve aussi soixante-dix-huit portraits parmi lesquels ceux de Maurice Barrès, M^{gr} Duchesne, Anatole Le Braz, Alfred Loisy, Louis Tiercelin, Bourde de La Rogerie, du vicomte de La Lande de Calan, de Léopold Delisle, Robert Fawtier, Joseph Loth, Dom Gougau, Louis Halphen, La Borderie, Ernest Lavisse, André Oheix, etc.

Conclusion

«La guerre le consterna», affirme Georges Dottin et il ajoute : «Sans doute se demandait-il à quoi avaient servi tant de siècles de christianisme puisque les hommes en étaient encore à se déchirer comme au temps de la

Préhistoire»⁸ ; François Duine ne parle pas de la «der des der» sinon pour évoquer «la brute devenue savante dans l'art de la boucherie» pour nous confier, citant Macbeth : «La vie est un conte dit par un idiot, un conte plein de fureur et de tapage et qui ne signifie rien» et de glisser encore ces paroles désabusées et hautement subversives : «Patrie et propriété sont de simples préjugés dans l'état actuel du monde». Il arrête de rassembler lettres et souvenirs à partir de 1916, nous avertissant qu'il reprendra son cahier après le carnage, mais il ne laisse que des pages vierges avec ce mot : «À cinquante ans l'expérience d'une vie aussi humble que la mienne est achevée». En fait, il oublie la guerre comme il peut, continuant son ministère au lycée, se promenant à La Chênaie, dans la forêt du Mesnil ou dans le pays de Dol. Il retrouve sa vraie vocation : «Dans le calme des champs, je demande mon unique plaisir aux livres, ma seule consolation. Mon cahier restera-t-il manuscrit ? Sera-t-il quelque jour objet de curiosité dans une bibliothèque ? Qu'importe, au milieu de cette existence, il m'aura servi de distraction et d'appui moral. Je m'imaginais collaborer avec lui à la préparation de générations moins hallucinées». C'est entre 1914 et 1924 que François Duine publie ses ouvrages majeurs, *Les origines bretonnes* (1914), *Le schisme breton* (1915), *La métropole de Bretagne* (1918), le *Mémento* (1922), *La vie de La Mennais* (1923). Jusqu'à la fin de sa vie il reste un clerc mais l'homme de savoir semble éclipser cet étrange prêtre qui ne parle jamais de Dieu et le «laisse aux frontières», ne prononce pas une seule fois – dans son cahier – le nom du Christ, ignore certains mots comme Amour, Espérance, ou, tout simplement le Bonheur dont on sait depuis Einstein «qu'il est bon pour les cochons».

C'est à voir. Guy Bougerie, un avocat, fils de hussards de la République nous révèle, avec émotion, la gratitude infinie qu'il éprouve pour ce prêtre ardent qui recouvre ses forces dans la richesse de l'Évangile⁹. Plus sobrement son ami Alphonse Gasnier du Parc avoue : «Je lui dois tant, je lui dois tout»¹⁰. Barthélemy Pocquet est plus réservé et se méfie de la causticité de son humour¹¹. Et c'est au radical socialiste Georges Dottin, que François Duine livre l'une de ses dernières réflexions : «J'ai confiance dans le triomphe du catholicisme. Il est nécessaire au salut des hommes et à l'idéal d'une démocratie. J'y mettrais ma tête, comme dit l'autre, et volontiers»¹².

⁸ G. DOTTIN, «Notice nécrologique», *Annales de Bretagne*, 1928 ; R. CHARLIER «Portrait de F. Duine», *La Bretagne touristique*, 15 janvier 1925.

⁹ *Le Rouget de Dol*, fasc. 45, 1984, «Un contemporain de François Duine parle» par Guy BOUGERIE.

¹⁰ Alphonse GASNIER DU PARC, «Le républicain de Saint-Malo», 12 décembre 1924 ; voir aussi les articles de Pierre LEPAGE dans *Le Rouget de Dol*, «Grandeur et présence de F. Duine», fasc. 62, 1992 ; «Alphonse Gasnier du Parc, ministre de la marine du Front populaire», fasc. 69, 1996 et «L'irruption du M.R.P. dans le paysage politique de Dol», fasc. 70, 1996.

¹¹ «Éloge funéraire de François Duine», dans *Bulletin de la Société archéologique d'Ille-et-Vilaine*, 1925 (discours du 9 décembre 1924).

¹² DOTTIN, «Notice nécrologique», cf. note 8.

François Duine, peint par lui-même, et il excelle dans l'art du portrait, tient à nous répéter «qu'il y a plusieurs demeures dans la maison du Père», qu'il est dangereux de masquer la vérité, bâillonner la liberté, étouffer la justice, briser un idéal.

Avec ces nobles leçons de morale il nous laisse une importante œuvre hagiographique que mon collègue Bernard Merdrignac, avec d'autres, est en train de repenser. On peut être plus réservé sur l'historien en particulier sur son *Histoire civile et politique de Dol* qui a beaucoup vieilli. Il reste enfin toutes les œuvres, parfois manuscrites, concernant les traditions populaires de Bretagne et du pays de Dol¹³. L'association François Duine, fondée en 1954 par C.-H. Galocher, lancée depuis 1972 dans l'aventure du *Rouget de Dol* qui, à ses heures de gloire, touchait plus de trois cents personnes, a essayé de les faire connaître. L'association La Bouèze, animée par J.-P. Mathias s'est également mise à la tâche. «La matière est assez riche pour fournir un bon livre», disait Georges Dottin et il ajoutait : «Peut-être se trouvera-t-il un Breton pour entreprendre cette tâche dans un pays où l'on a, trop souvent, le goût inconsidéré de la critique et de la jalousie de toute supériorité ?»¹⁴. On verrait, en tout état de cause si «Duine fut un grand esprit que le temps grandira encore» ou, comme je le pressens, un honnête homme d'Église dans la République radicale de 1900.

André DUFIEF

Agrégé d'histoire

Maître de conférences, université de Rennes 2-Haute-Bretagne

RÉSUMÉ

Né à Dol de Bretagne le 8 mai 1870 dans un milieu très modeste, François Duine est ordonné prêtre le 23 décembre 1893. Déçu par ses années de séminaire, il entre à l'Oratoire de l'Hay en 1894. Il enseigne ensuite à Juilly et à Saint-Lô (1894-1902). Après la dissolution des congrégations (1903) il retrouve un ministère pastoral comme vicaire à Guipel puis à Vitré (1903-1906) avant d'être nommé aumônier des lycées de Rennes où il meurt le 5 décembre 1924.

Le «clerc de Dol» a participé à tous les grands débats qui agitent la société française et l'Église de son temps : l'affaire Dreyfus où il soutient le capitaine juif avec son ami, devenu très radical, G. Dottin, la séparation de l'Église et de l'État où il ne

¹³ MICHAUD, LE MONTRÉER, «Catalogue des manuscrits de l'abbé François Duine conservés à la bibliothèque universitaire de Rennes», Bibl. mun. Rennes 64308. Les manuscrits sont conservés à la bibliothèque de la faculté de droit.

¹⁴ G. DOTTIN, «Notice nécrologique», cf. note 8.

ménage ni les combistes, «fanatiques de la raison pure», ni les pidistes acharnés à régner une terreur de sacristie. Dans la crise du modernisme, il se range derrière l'autorité de Mgr Duchesne qui réfute les déviances de Loisy. Libéral, disciple de l'ex-communié Lamennais, il se retrouve avec l'abbé Félix Trochu et Emmanuel Desgrées du Lou autour de *L'Ouest-Éclair*.

L'érudit a côtoyé toutes les grandes figures du mouvement intellectuel breton, au début du xx^e siècle, qu'il dépeint en termes colorés, vifs et souvent caustiques : Arthur Le Moine de la Borderie, les deux Barthélémy Pocquet du Haut-Jussé, H. Sée, J. Loth, R. Fawtier, A. Le Braz, L. Tiercelin, G. Dottin, Mgr Duchesne. Il a laissé une abondante production historique dont trois ouvrages majeurs : *L'histoire civile et politique de Dol*, *Le schisme breton*, *l'Église de Dol au milieu du ix^e siècle*, *La Métropole de Bretagne*. Il convient d'y ajouter le *Mémento des sources hagiographiques pour l'histoire de la Bretagne jusqu'à la fin du xiv^e siècle*.

L'écrivain a, d'autre part, consacré une grande partie de son œuvre à Félicité de Lamennais, rebelle, comme lui, au centralisme romain et aux méthodes *inquisitoriales* du Vatican.

L'éminent érudit breton, peint par lui-même apparaît ainsi comme un honnête homme d'Église dans la république radicale de 1900.